

VALÉRIE CORDY ET L'ICONOTHÈQUE EN FLUX TENDU : DU WEB AUX *PHRASES D'IMAGES*

Valérie CORDY et Corentin LAHOUSTE

Valérie Cordy est directrice de la Fabrique de Théâtre, le service des arts de la scène de la Province de Hainaut, en Belgique, metteuse en scène et artiste numérique. Elle a créé de nombreux spectacles incorporant des dispositifs multimédias, réalisé des installations plastiques numériques et développe actuellement un projet intitulé « État du Monde » qui prend la forme de performances numérique-théâtrales en prise directe sur l'actualité. Professeure en art numérique à l'ENSAV-La Cambre (Bruxelles), Valérie Cordy est également membre du comité de programmation du festival Les Rencontres Inattendues et présidente du centre belge de l'Institut international du théâtre (ITI).

Elle est intervenue dans le cadre du colloque *Les Iconothèques d'écrivains contemporains*, pour une table ronde aux côtés des écrivains Pierre Ménard et Michaël Trahan, après avoir performé une forme courte reprenant la trame et le dispositif de ses propositions scéniques. Lors de celles-ci, où elle est assise à une table face au public, elle surfe sur le Web à partir d'une série d'onglets et d'images présélectionnés avec, derrière elle, la projection en grand format de son écran d'ordinateur qui retransmet sa navigation en « traçant un récit inattendu et plein de sens, une plongée inédite dans l'éther en temps réel, dans ce que nous voyons quotidiennement et que nous regardons autrement pour la première fois¹ ». Ce texte, élaboré par Corentin Lahouste à partir de l'entretien qu'il a mené avec l'autrice à la suite du colloque, en juin 2022, s'articule autour de la notion d'iconothèque telle qu'elle peut être appréhendée par une créatrice contemporaine.

1. Voir [<https://www.pointculture.be/magazine/articles/focus/arts-culture-et-confinement-vale-rie-cordy-la-fabrique-de-theatre/>], consulté le 20 avril 2023.

Valérie Cordy : Avant le colloque, je n'avais jamais entendu ce terme d'*iconothèque*. Mais il m'a très vite intéressée parce que je me suis dit qu'il pouvait peut-être désigner ce que je fais quotidiennement, c'est-à-dire une collecte d'images que je conserve dans un dossier sur mon ordinateur, dans ma « bibliothèque » comme on dit habituellement. Une iconographie qui se retrouve dans ma bibliothèque, donc *une iconothèque*, mon iconothèque. Ce processus correspond tout à fait au travail que je mène journalièrement, quelle que soit l'échéance de la prochaine performance. Mais, pour moi, cela ne relève pas d'un acte créatif, il s'agit seulement d'une routine : je me lève le matin, je prends mon ordinateur, mon téléphone et je commence à collecter, essentiellement des mêmes, mais aussi d'autres images qui proviennent d'amies ou d'amies d'amies et que je découvre *via* certains réseaux sociaux comme Facebook ou Instagram, parfois TikTok quand il s'agit de vidéos. Ces réseaux, je ne les utilise pas ou que très peu suivant leur usage courant, mais je les considère comme des réservoirs de nourriture visuelle et narrative pour plus tard. Je consulte aussi assidûment les sites de la presse internationale ou ceux liés à des archives de différents types, comme ceux de l'INA ou de la SONUMA. Une chose est certaine, tout dans mon iconothèque provient du Web, absolument tout : chaque jour je télécharge des contenus qui viennent l'enrichir.

Lorsque je cherche des images particulières en lien avec une thématique bien précise, hors de cette veille spécifique que je mène jour après jour (même le dimanche), je peux aussi en passer par Google Images ou certains sites rassemblant des mêmes. La cueillette, qui devient en réalité fouille, se fait alors beaucoup plus active : elle vise à mettre la main sur de la matière dont je ne dispose pas encore. Mais cela ne m'arrive pas souvent car je dispose d'une énorme manne constituée au fil du temps (depuis une dizaine d'années) et parce que je tourne souvent autour des mêmes sujets avec mes *États du monde* étant donné qu'ils représentent une tentative de photographier le monde à l'instant T de la performance – sur un de ses aspects, bien entendu. Mes propositions scéniques sont donc liées au fait que nous évoluons aujourd'hui dans un monde foncièrement déterminé par l'image et il me semble que l'on est capable de lire des images bien mieux qu'il y a un siècle – pas de la même manière, mais plus aisément, en comprenant pratiquement instantanément ce que l'on a devant les yeux. Ou, en tout cas, les images que je choisis, sur lesquelles je m'appuie, elles doivent avoir cette qualité-là, d'être compréhensibles immédiatement. Car je cherche à mettre sur pied des phrases d'images, suivant une grammaire intuitive particulière ; je cherche à tisser des narrations sans mots.

Corentin Lahouste : Comment opérez-vous pratiquement ce travail de collecte mené quotidiennement ? Quelle(s) forme(s) prend-il ? Comment organisez-vous votre iconothèque : est-elle sous-divisée par thèmes ou s'agit-il d'un seul dossier ?

VC : La navigation en ligne est quelque chose d'extrêmement chronophage. Aussi, mes phases de collecte durent au minimum deux heures par jour, mais peuvent aller jusqu'à quatre heures. Je tire ces données de mon application de temps d'écran qui me permet une certaine régulation. Concernant ma bibliothèque, comme je la nommais jusqu'ici, c'est un bordel pas possible... mais un bordel complètement voulu ! Les images que j'y collecte depuis 2010 y sont rangées par date (qui compose leur intitulé) et ça c'est l'ordinateur qui me l'impose ; ce qui est plutôt une bonne nouvelle d'ailleurs car je peux les retrouver assez aisément grâce à ma très bonne mémoire. Par le passé, j'avais essayé un classement par thématiques (anthropocène, guerres, transformations du monde, droits des femmes...), mais rapidement je me suis rendu compte que ça ne fonctionnait pas parce que beaucoup d'images pouvaient se retrouver dans plusieurs thématiques, sans compter le fait que les thématiques que je travaille sont plutôt transversales.

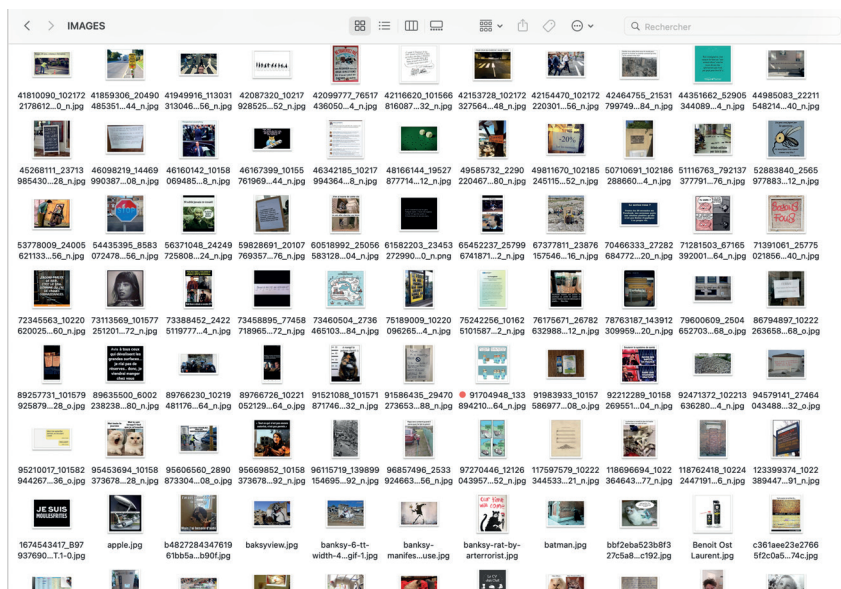


Fig. 1 : Capture d'écran de l'iconothèque numérique de Valérie Cordy (30 septembre 2022).

Mon iconothèque n'est donc absolument pas un livre thématique rangé *via* un système de petites fiches ; pour moi, c'est tout bonnement impossible. Il s'agit d'un seul dossier, fort volumineux, où l'on retrouve des images que j'ai sauvegardées lors de mes navigations sur le Web, où se trouvent aussi des captures d'écran. J'ai débuté ce travail de collecte parce que je me suis rendu compte qu'il y avait énormément de choses qui disparaissaient du Web : on le pense intuitivement comme un lieu de mémoire, mais ce n'est absolument pas le cas, c'est un endroit de disparition, même s'il existe, très heureusement, des sites comme *archive.org* où l'on peut en retrouver des pans entiers. Très vite, m'a en effet saisi le fait qu'il y avait des éléments (liens ou pages surtout) sur lesquels je m'étais appuyée pour mes performances de 2009-2010 qui avaient disparu, qui étaient devenus introuvables. Ce fut très frustrant à vivre. C'est la raison pour laquelle j'ai commencé à collecter, pour éviter l'expérience désagréable de ne plus pouvoir retrouver quelque chose que l'on a su exister, et pour me dire aussi que ce que j'avais traversé pouvait encore exister. Si je reprends une performance de 2010, il y a les $\frac{3}{4}$ des liens qui ne fonctionnent plus. Quasi tout s'est évaporé. Et donc je ne sais plus ce que j'ai fait... Quoi qu'il en soit, dans ce dossier, je rassemble – en partie sans m'en rendre compte – une masse de représentations liées à notre époque et imaginaire contemporains mais dont on ne comprendra peut-être plus rien dans quelques siècles. Cela me fait penser à une exposition qui a eu lieu en Suisse, *Futur antérieur*, en 2018, pour laquelle des archéologues ont imaginé un musée du futur dont un des expôts était des fragments d'un nain de jardin, la civilisation (de 4005) qui observait notre civilisation disparue pensant ainsi dur comme fer que ce nain de jardin était un dieu ou une divinité quelconque. Souvent, je me dis que c'est ce qui va se passer avec toutes ces images dont on ne comprendra plus le contexte et sur lesquelles s'imprimeront de tout autres imaginaires.

CL : Comment passez-vous de la bibliothèque d'images, de l'iconothèque, à la création à proprement parler ?

VC : Au moment de la préparation d'une performance, je m'oblige à chaque fois à repasser par toutes mes images, c'est vraiment important, parce que ça me permet de retrouver d'anciennes idées ou chemins de création, de réenvisager tel ou tel aspect perdu de vue et ainsi, depuis une image inattendue, retisser de nouveaux fils. Les créations que je développe, qui relèvent presque de l'art brut et qui jouent sur une rapidité du dispositif (les choses s'y enchaînent très vite), ont besoin de temps, d'un temps d'imprégnation relativement long et répété, sans cesse répété. J'ai donc besoin de cette première phase préparative (qui n'est pas du temps de création *stricto sensu*), de mise au contact des images, pour ensuite

pouvoir proposer un tissage de sens inédit et une parole singulière non-verbale, hyper préparés certes, mais qui veulent dans leur déroulement conserver la fluidité et la spontanéité de l'improvisation. D'ailleurs, je fais certains choix en temps réel en fonction de ce que je sens, de comment le public réagit, en décidant alors d'aller davantage dans une direction ou dans une autre. J'ai trop de matière, toujours, énormément, mais je joue de cet excès dans le flux que j'aménage. Et même si on le dit souvent et un peu vite à mon sujet, je ne fais pas de collage : je juxtapose des impressions visuelles.



Fig. 2 : Valérie Cordy sur scène lors d'une des représentations de *l'État du monde : les chroniques* à Avignon, en juillet 2022. Photographie Laura Dubois.

Au départ, la toute première méthode consistait en un système de post-it très abondants et j'essayais d'imaginer des séquences dans le détail (chaque image avait son post-it), mais ça prenait un temps fou. Je m'en tiens maintenant à ne noter sur de petits papiers que le squelette actantiel de la performance, les grandes séquences qui vont la jalonner, faisant en sorte que les images mises à profit n'intègrent plus mon système de structuration : elles se travaillent directement par et sur ordinateur. C'est-à-dire que je travaille avec énormément de bureaux ouverts

(jusqu'à 20-25) à partir desquels j'empile un certain nombre de pages Internet, d'images, de matériaux (aussi textuels), que je désempile au fur et à mesure de la performance, en passant également d'un bureau à l'autre. Tout n'est donc pas montré, certains éléments restent en suspens, sont juste là en réserve, comme potentiels. Chaque bureau est une séquence particulière dans laquelle je vais travailler et lorsque j'en arrive au fond d'écran, c'est que je suis allée au bout de la séquence. Ce choix du fond d'écran est la première chose que je fais. L'image sélectionnée est parfois très explicite quant à la thématique envisagée, mais parfois aussi complètement équivoque car j'aime surprendre et, en premier lieu, me surprendre.

Il faut toutefois que je dise qu'après chaque performance réalisée, je mets sur pied un fichier qui reprend tous les liens, toutes les photos, tous les matériaux que j'ai utilisés parce que j'essaie de pas me répéter de l'une à l'autre – contrecarrer l'effet de répétition est central pour moi. Ils y sont alors dupliqués. Et, de temps en temps, je retourne jeter un œil à ce que j'avais pu faire et mettre ensemble, ce à quoi je pensais, dans quelles directions j'étais allée. Sur certains thèmes, il m'intéresse de voir comment les choses ont pu évoluer entre 2010, 2014 et 2019. Ces fichiers portent le nom du pays ou de la ville où la performance a été proposée. Je les utilise comme mémoire, non comme archive : c'est une matière que je veux vivante. Ça me permet par exemple de me rendre compte de ce que j'ai pu me permettre par moments (comme passer un extrait d'*Hibernatus* avec Louis de Funès lors d'une soirée consacrée au transhumanisme), de me reconnecter à la Valérie du passé qui dit alors à la Valérie du présent de ne pas trop se prendre la tête, de pouvoir en passer par le guignolesque pour aborder des sujets sérieux. Je me sers ainsi fréquemment de référents appartenant à la culture populaire comme terreau pour aller raconter d'autres choses qui sont potentiellement plus difficiles d'accès.

CL : Est-ce que certaines images de votre iconothèque finissent parfois dans la corbeille ? Êtes-vous parfois amenée à effectuer un tri dans la densité de matière rassemblée sur plus d'une décennie ?

VC : Non, jamais, je les garde toutes. Rien ne va à la poubelle. Tout ça est très précieux. Car je m'efforce pour toute nouvelle performance de revenir au point de départ, de faire table rase de ce que j'ai pu présenter dans le passé : il s'agit, à chaque fois, de proposer un cheminement inédit. Aussi, et pour approfondir ce que j'ai avancé plus haut, le geste de création c'est le moment où je tente de faire des phrases d'images mises au service de rapprochements – voire d'entrechoquements – inattendus. La perspective du télescopage historique me plaît énormément : faire dialoguer deux époques ou civilisations éloignées autour d'un objet

ou d'une situation particuliers ; mettre en lumière des recoupements invisibilisés ; activer, en somme, un travail de généalogie permanent qui reconnecte les choses entre elles. Ce qui m'intéresse ce ne sont pas les faits, mais les effets des faits. Un des gestes essentiels que je pose est dès lors celui du dégagement contextuel, du pas de côté, de la mise en perspective. L'actualité ne sert qu'à faire des liens du passé vers le futur, à tracer des lignes multidirectionnelles à partir de la densité – et parfois l'opacité – du présent. J'essaie toujours de voir et d'appréhender les choses avec un peu de hauteur, d'où le terme d'*astéroïde* choisi comme dénomination pour mes propositions scéniques en solitaire : un petit astre qui se balade dans le cosmos et qui, à un moment donné (quand je m'empare d'une thématique), peut devenir une météorite et s'écraser sur terre, en étant au plus proche des choses dans sa collision, à la suite de laquelle elles se voient reconfigurées.

Et par ma pratique j'essaie aussi de montrer qu'on peut créer avec des ordinateurs, avec de la matière numérique, qu'on peut être très libre là-dedans, que ça permet de développer des narrations innovantes. Il s'agit même peut-être de l'enjeu premier de mon travail : l'ordinateur et ses différentes sphères comme matière de création, depuis une perspective de dénormativisation de leur usage, en faisant bouger les formes qui y sont communément développées. Il faut s'amuser avec ces outils, les hacker, les mettre à profit de manière déroutante. Le principe d'*État du monde* c'est, d'une certaine manière, de fabriquer une vidéo YouTube en *live* plutôt que de simplement en regarder une passivement derrière mon ordinateur ; et ces performances sont toujours collectives au contraire de ce que je propose avec celles de type « astéroïdes » où je suis seule sur scène. Ce que j'ai réalisé dans le cadre du colloque, c'est-à-dire partir d'une capture d'écran pour ensuite commencer à déconstruire complètement mon écran, ça c'est de la matière créative potentielle, dans un format de type « astéroïdes ». Et si ces propositions permettent au spectateur ou à la spectatrice de modifier son regard sur le monde, sur son environnement plus ou moins large, alors je suis contente... par petites touches, transformer le monde.

